

# “Le Temps”

Le 24 mars 2012



## ROMAN

Quentin Mouron

### Au Point d'effusion des égouts

Olivier Moratel, 114 p.

\*\*\*\*\*

*Au Point d'effusion des égouts* commence dans la fièvre et s'achève dans le vertige. Entre l'ivresse de l'atterrissage chez les Yankees et l'abîme écoeurant du retour chez soi, une centaine de pages malaxent la côte Ouest des Etats-Unis et l'âme de l'auteur. Quentin Mouron, 22 ans, raconte Los Angeles, Las Vegas, le désert, des trous perdus et des personnages cramois. Le soleil tape fort sur les errances du Canado-Suisse. Aussi fort que l'écriture de ce roman d'aventure «au sens large». Qui tire la langue à l'Amérique. L'auteur-protagoniste lui crache les mots à la figure.

Cela n'a rien de politique. Il ne s'agit pas d'un réquisitoire non plus. C'est plutôt le corps à corps théâtral entre un écrivain et un pays. La traversée de Quentin

Mouron tient davantage de l'expérience physique et esthétique. Il se frotte aux villes, aux gens, peau contre peau. Les bouffées d'un journal intime se confondent avec le monde observé. L'écrivain gainé en cow-boy délire. En même temps, il enregistre. A la fin, il livre un paysage mental, réel et halluciné. Hollywoodien et désespéré. Beau et laid.

L'aventure de ce premier ouvrage, qui fait le bonheur commercial de son éditeur à La Chaux-de-Fonds, est totale, wagnérienne. Il y a de l'action, du sexe et de l'argent. Quentin Mouron balise des banlieues hystériques, des paysages amnésiques. L'Ouest américain, légendaire pour les pionniers et les babas cool, se transforme en asile. Là sévissent des retraitées hystériques

## Quentin Mouron balise des banlieues hystériques

– Clara par exemple, la cousine qui l'accueille à son arrivée –, des pompistes catatoniques, des mariés suicidaires. L'auteur les fixe. En fait des monstres. Il en tire un album de *freaks*. Le danger suinte.

L'âme à la dérive s'épanche. Forcément. Le flux de la conscience s'écoule la bave à la bouche. L'auteur parle, parle. Il décrit,

il invente. Emotions, sentiments, visions s'entassent, débordent, bataillent. Mais, surtout, Quentin Mouron profère l'ardeur et les désillusions d'un amoureux éconduit. Laura, à la fois quelconque et magnifique, obsède le protagoniste. La tristesse de la rupture va habiter le rap de l'écrivain comme une basse continue jusqu'aux larmes. Jusqu'à la fin.

Ce courant agité génère l'écriture. Non sans paradoxes. La parole frôle la crise de nerfs. Puis elle s'apaise. Le verbe incarne des corps gras et maigres. Brillants et opaques. Quentin Mouron dit et écrit, vocifère et libelle. Il exploite l'entier de la palette du calligraphe. Dans la furie de la langue, la ponctuation devient l'arme absolue du soliloque. La littérature lui offre un refuge face aux marées de l'ego parlant. Le titre renvoie à Artaud, à la pulsion cruelle d'écrire afin de dompter l'égout débordant.

Trona, épice inquiétant de la balade, arrime le récit à son gouffre. La petite ville au sud de la Death Valley marque la frontière entre Los Angeles et Las Vegas, le début et le terme du voyage. Du cinéma au jeu, Quentin Mouron aura parcouru le chemin des faux-semblants, en passant par une zone sombre, sans nom, absente des cartes. Un lieu que l'on veut fuir mais qui vous retient. Egal de l'art de Quentin Mouron qui toujours s'attarde alors qu'il rêve de départ.

**Marco Danesi**